

*Hussards* : « Je ne m'en sens pas autrement fier mais j'avoue que plusieurs fois, l'apercevant près de la Seine ou à Saint-Germain-des-Prés, pressé de regagner l'un de ses abreuvoirs, j'avais lâchement traversé la rue pour l'éviter. »

Autre exemple de cette fausse postérité qui est celle de Blondin, c'est le succès que rencontra au cinéma l'adaptation par Henri Verneuil en 1961 d'*Un singe en hiver*, son roman de 1959 qui reçut le prix Interallié. Deux monstres sacrés, Jean-Paul Belmondo et Jean Gabin y jouaient les rôles principaux sur des dialogues de Michel Audiard, propulsant le film dans le panthéon populaire du cinéma français où il siège encore en bonne place aujourd'hui. En soi, la chose est plutôt plaisante, sauf quand on en oublie le livre qui en est à l'origine.

Qu'on me permette une anecdote personnelle à ce sujet. Alors que je feuilletais le roman à une terrasse de bistrot dans la perspective de cet article, mon voisin me demanda très gentiment ce que je lisais. Je lui montrai la couverture du livre, il fronça un instant les sourcils dans un effort de mémoire puis son regard s'illumina et il dit : « Mais c'est pas le film avec Bebel et Gabin, ça ? », avant de fredonner « *Nuit de Chine, nuit câline !* », la chanson entonnée par les deux héros en pleine dérive nocturne. Et je m'aperçus alors que moi-même, j'étais inconsciemment obligé, depuis le début de cette relecture, de faire un effort pour ne pas me laisser imposer le visage des acteurs sur celui des personnages afin de redonner au roman sa fraîcheur originelle.

Retrouver Blondin écrivain, et seulement écrivain, n'est donc pas chose aisée. C'est pour cela qu'on est reconnaissant à Alain Cresciucci, déjà auteur d'une biographie de référence de Blondin en 2004 où lui aussi nuancait fortement cette héroïsation factice de l'ivrognerie, de nous donner, pour fêter le quart de siècle dans l'au-delà de celui qui disait comme Hugo, « *Je suis un homme qui pense à autre chose* », *Le Monde (imaginaire) d'Antoine Blondin*, un essai vif, documenté, précis sur une œuvre finalement méconnue. Cette parution est opportunément accompagnée d'une réédition de quatre livres de Blondin à la Table Ronde, l'éditeur historique de l'auteur, dans la collection de poche de la Petite Vermillon qui fait peu neuve pour l'occasion : *L'Europe buissonnière*, le premier roman de Blondin paru en 1949 et devenu difficilement trouvable ; *Les Enfants du bon dieu* (1952), plaisante uchronie où un professeur d'histoire décide de changer le programme et apprend à ses élèves que le traité de Westphalie n'a pas été signé ; *L'Humeur vagabonde* (1955), sans doute le roman le plus blondinien de l'auteur et *Certificats d'études* (1977), un recueil de préfaces et d'essais sur de grands écrivains, qui rappelle que Blondin fut aussi un merveilleux lecteur, donc un merveilleux passeur.

Il serait bon, en l'occurrence, de commencer par le commencement, c'est-à-dire le premier roman, *L'Europe buissonnière*. Il fut ressenti comme une véritable provocation dans ces années d'après-guerre où les plaies étaient encore à vif entre résistants et collabos, y compris dans le monde des lettres. Cresciucci nous rappelle que ce roman, qui reçut le prix des Deux-Magots et valut entre autres à son auteur l'amitié de Marcel Aymé, raconte les aventures picaresques de deux jeunes hommes, Muguert et Superniel, de l'effondrement de 1940 aux derniers jours du Reich, et traite avec une radieuse désinvolture les tragédies de la débâcle, du STO et de la Libération. Cela classa d'emblée Blondin très à droite, ce que confirmaient ses articles dans des journaux pour le moins réacs comme *La Nation française* de Pierre Boutang. Le tout est de savoir, là encore, s'il y a une « politique » de Blondin ou si, au contraire, se dessine dès ce livre une esthétique et une morale très particulières, une manière d'être au monde assez unique dans notre littérature que l'on pourrait appeler le blondinisme, et que Jacques Laurent avait défini en parlant des *Enfants du bon dieu* comme « l'invention d'une tristesse nouvelle ».

**On prend souvent Blondin pour un écrivain mineur. C'est la malédiction de ceux qui donnent l'impression que tout est facile.**

C'est sans doute cette tristesse qui donne à tous les personnages de Blondin cet air de famille. Ils sont des enfants inachevés que les complications familiales ou l'Histoire ont poussé dans une vie adulte dont ils ont du mal à saisir les contours. Ce sont des hommes qui s'en vont pour continuer à rêver. Ils quittent leurs femmes pourtant séduisantes et aimables pour ces maîtresses invincibles que sont un certain goût pour la promenade qui tourne vite à l'errance et pour les rencontres de hasard. Benoît Laborie dans *L'Humeur vagabonde*, Gabriel Fouquet dans *Un singe en hiver*, Sébastien Perrin dans *Les Enfants du bon dieu* ont la tête en fuite. À peine sont-ils tracassés d'avoir oublié leur petite fille dans une pension au bord de la mer que déjà, ils boivent un verre, histoire de continuer à flotter.

Ils sont, sur un mode poli et dégagé, sans hausser le ton ni aller jusqu'au meurtre ou au suicide, les cousins de tous ces hommes seuls qui sont la véritable figure romanesque propre au XX<sup>e</sup> siècle comme les héros de Simenon ou même le Meursault de Camus, le Roquentin de Sartre, le feu follet de Drieu...

« *Immaturité, asocialité, identité incertaine, trois arêtes du rapport au monde* », résume à